## "J'AI CHERCHÉ 'HARKI' DANS LE DICTIONNAIRE"



## Par ALICE ZENITER

Enfant, je ne comprenais pas pourquoi on n'allait pas en Algérie pendant les vacances d'été, comme mes copains et copines, enfants d'immigrés comme moi. Mes parents - ma mère est française - avaient un album photo d'un voyage effectué dans les années 1980. C'était beau, ça donnait envie... Quand j'ai posé la question, on m'a répondu : « On a perdu les liens avec la famille là-bas. » C'était terrifiant, moi qui voyais la famille comme un socle inébranlable. Que s'était-il passé de si affreux ? J'ai appris que mon grandpère était « harki ». Je n'ai pas bien compris, et j'ai cherché la définition de ce mot dans le dictionnaire. Elle n'était pas plus claire!

Jusqu'à mes 18 ans, j'ai vécu mon rapport à l'Algérie dans une relative indifférence. Ma seule et immense frustration portait sur la langue arabe que toute ma famille paternelle parlait, mais qu'on ne m'avait pas apprise. Quand la chanson de Khaled, « Aïcha », passait en boucle, mes copines du collège me demandaient si je comprenais. J'avais l'impression qu'il me manquait quelque chose. On m'a si peu transmis de mémoire algérienne. L'Algérie m'arrivait, mais presque involontairement, imprégnée d'une atmosphère proustienne : les repas chez ma grand-mère, les fêtes de famille, les sonorités arabes, les prénoms, les différentes façons d'être musulman, et le surgissement soudain de souvenirs sur fond d'oliviers, de torrents et de montagnes. C'était comme des trouées, sensorielles et sensuelles. J'ai posé peu de questions. J'étais passive, comme si je ne pouvais pas essayer d'en savoir plus.

Quand j'ai réalisé à quel point des pans entiers de mon histoire s'étaient perdus, que ma famille avait passé des années dans des camps avant d'arriver en HLM, je suis tombée des nues. C'est un morceau si gros de l'histoire familiale que j'aurais dû remarquer son absence! Cette prise de conscience a émergé grâce une succession d'épisodes anodins. Mon père avait une aversion pour le sud de la France. Ma mère disait qu'il y avait passé du temps et n'avait pas aimé. Je n'avais jamais creusé la question, jusqu'au jour où, de passage à Manosque, mon père m'a dit au téléphone qu'il connaissait la région, car il avait vécu pas loin... Des proches m'ont expliqué qu'il y avait un hameau de forestage [structure qui employait et hébergeait des harkis à leur sortie des camps, NDLR]. J'ai fait le lien. Mon père l'a toujours nié. Rien n'était nommé. Alice Zeniter, née en 1986 à Clamart, a reçu le prix Goncourt des lycéens pour « l'Art de perdre »,

inspiré de son histoire familiale, en 2017.

## "MON PÈRE DÉTESTAIT L'APPELLATION 'PIED-NOIR'"



es parents n'évoquaient jamais l'Algérie, surtout mon père qui détestait l'appellation « pied-noir ». Mon oncle, lui, s'est réveillé d'un coup. Durant l'enterrement de son frère aîné, il s'est mis à évoquer comme un possédé ses souvenirs de gamin, des images de cauchemar, de cadavres que l'on enjambe... Tous les gens présents étaient stupéfaits, même ses enfants ne l'avaient jamais entendu raconter ces scènes. Une digue venait de céder après un demi-siècle de silence.

L'Algérie fait partie de l'histoire de ma famille tout au long des cent trentedeux ans de colonisation. Les miens, aux origines italiennes, espagnoles, corses, grecques, allemandes, françaises, étaient conducteurs de diligence, médecin, employé de mairie, trafiquant. Ils étaient français et algériens. Certains ont vécu cette double identité comme un rêve,